

Iida Turpeinen

A la recherche
du vivant

ROMAN

Rentrée littéraire

autrement



À la recherche du vivant

Iida Turpeinen

À la recherche du vivant

roman

Traduit du finnois par Sébastien Cagnoli

Autrement Littératures

Le Centre pour la promotion des arts (Finlande)
a soutenu l'écriture de cette œuvre.

La traduction de cet ouvrage a bénéficié
du soutien financier du FILI – le Centre d'information
sur la littérature finlandaise.



Titre original : *Elolliset*

© Iida Turpeinen, 2023

L'édition originale de cet ouvrage
a été publiée en finnois par S&S.

La présente édition est publiée en accord
avec Helsinki Literary Agency, Finlande,
et Nordik Literary Agency, France.

© Éditions Autrement, un département des éditions Flammarion,
2024 pour l'édition en langue française

ISBN : 978-2-0804-5526-7

« Tant que les choses nous échappent et disparaissent par notre faute, notre silence nous les rend fabuleuses – ces mêmes choses qu'on aurait pu observer sans peine dans les endroits précis où nous vivons, emplis de curiosité. »

GEORG WILHELM STELLER, 1742

60° 10' 16" N, 24° 55' 52" E
Musée d'Histoire naturelle
Helsinki

D'abord, il faut passer devant l'éléphant d'Afrique et franchir la porte. Des figures écorchées de poissons, de grenouilles et d'oiseaux sont exposées sur les murs. La pièce a des airs fantomatiques, cependant les visiteurs circulent tranquillement, attentifs, ils vont d'une vitrine à l'autre en examinant les ossements et les encadrés informatifs ; en fin de compte, chacun trouve un objet d'intérêt.

Au début, les gens voient les chevaux, les ours, les phoques et les serpents : un animal après l'autre, de minces os assemblés par des liens très subtils, imperceptibles. Ceux-ci constituent des formes intelligibles, déjà vues dans les livres illustrés et dans les zoos ; mais ensuite, devant cet animal-là, le visiteur se trouve face à de tout autres vestiges.

Dans le reste de la salle, les squelettes sont d'un blanc immaculé. Rien ne rappelle le travail sanglant et malpropre auquel il faut procéder pour extraire les os d'un être vivant, mais celui-ci est rugueux, usé. Ses os sont jaunis comme un journal abandonné au grenier, les vertèbres

et les côtes sont fêlées, fracturées, et leur surface effritée révèle par endroits une matière plus claire, poreuse.

Les os portent des entailles et des inscriptions. Deux chiffres sont tracés sur les côtes, des nombres notés minutieusement à l'encre, ainsi que d'autres signes, esquissés au crayon pour nous aider à énumérer dix-neuf paires d'os recourbés. Les côtes sont numérotées avec soin, tandis que la séquence des vertèbres est barbouillée au feutre, sans vergogne. Une étiquette est accrochée à l'atlas, référence d'archivage décolorée ; pour la voir, il faut s'accroupir dans une position suspecte qui attire l'attention du gardien, mais on peut alors la déchiffrer : les mots *Rhytina stelleri*, tapés avec concision à la machine à écrire, et l'année 1960. Or le plus saisissant, chez cet animal, ce ne sont pas les marques laissées par l'homme, c'est sa taille.

Dépouillé de ses chairs, l'ours est pareil à un misérable chien famélique, et le cheval petit comme un poney ; mais cet animal-ci, même écorché, fait passer les autres squelettes exposés pour de fragiles jouets. Par leur robustesse, ses os n'ont rien à envier à l'énorme carcasse de la baleine à bosse, comme on le constatera dans la salle suivante. C'est sa taille qui frappe les visiteurs. Les enfants accourent en criant « un dinosaure ! », car c'est ce qu'ils attendent avec impatience, mais les parents ont des doutes. Ils ont vu le plan du musée, ils savent que les animaux préhistoriques sont au troisième niveau, pas ici, alors ils se penchent et déchiffrent le cartel pour leur progéniture :

Rhytine de Steller, Hydrodamalis gigas

Imaginez la mer de Béring. Une masse d'eau entre la Sibérie et l'Alaska, entre l'océan Pacifique et l'océan Glacial arctique. Imaginez la mer de Béring en 1741.

I

« Les êtres naturels, ces trésors des trois règnes que le souverain modérateur a créés avec tant d'art, fait propager si admirablement, et conservés avec tant de prévoyance, paraissent avoir été faits pour l'homme. Tout peut servir à son usage.

« L'homme, par son intelligence, dompte les animaux les plus féroces, poursuit et enchaîne les plus légers ; il atteint ceux qui volent au haut des airs ; il saisit ceux qui se cachent au fond des eaux. »

LINNÉ, *Économie de la nature*, 1749

53° 3' 55" N, 158° 37' 32" E
Péninsule du Kamtchatka,
Extrême-Orient russe, 1741

Toutes les expéditions commencent par une tasse de thé. Le capitaine Vitus Béring en remplit une pour Georg Wilhelm Steller, docteur en théologie, naturaliste et drôle de personnage. Il remplit la tasse car il a une mission à accomplir. L'excellent tsar lui a demandé de rechercher une voie maritime, de cartographier le passage entre l'Asie et l'Amérique, alors Béring est parti en voyage. Voilà vingt ans qu'il est parti, quittant la côte et naviguant vers le nord, vers les eaux non documentées, mais le brouillard était permanent, le temps défavorable, les réserves d'eau s'épuisaient, et ils ont fait demi-tour. Béring est revenu avec une carte plus précise du Kamtchatka, mais la marge supérieure du planisphère reste vide, et Pierre le Grand pousse son dernier soupir sans avoir vu tracer le littoral du Nouveau Monde.

Le tsar meurt, mais l'idée lui survit. Il faut essayer encore, essayer mieux. L'impératrice Anna donne un ordre, et voici deux navires dans la baie d'Avatcha, *Sviatoï Piotr* et *Sviatoï Pavel*, saint Pierre et saint Paul.

Ils peuvent embarquer cent hommes, il en faut vingt pour manœuvrer les voiles, un véritable port se développe là, des baraques, des ateliers, des habitats sommaires, et tout est sale, petit, froid, à part les navires.

Trois savants sont affectés à la Grande Expédition boréale, d'éminents chercheurs de la nouvelle Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Ils sont équipés à grands frais. Ils auront avec eux six assistants, six géomètres, deux dessinateurs et treize soldats, un interprète, un médecin, un technicien, un tambour, ainsi que des guides, des rameurs et des porteurs. Ils embarquent une bibliothèque scientifique constituée de centaines de volumes, neuf traîneaux chargés d'instruments, quatre télescopes, cinq astrolabes, vingt thermomètres, vingt-sept baromètres, deux cent seize chevaux et des barriques de vin rhénan de qualité. Ils ont quitté la capitale en grande pompe, avec huit mille kilomètres à parcourir à travers la Sibérie avant d'affronter une mer inconnue.

Les professeurs arrivent à Ienisseïsk après cinq ans de voyage. Cinq longues années de labeur, et ils ne sont même pas à mi-chemin. À Iakoutsk, leur abri prend feu, détruisant leurs spécimens et leurs notes. Des années de travail parties en fumée, et tous commencent à en avoir assez. L'astronome se dispute avec l'ethnographe ; plus on va vers l'est, plus ça se passe mal ; finalement, les professeurs prennent une décision. Ils écrivent à l'Académie pour qu'on mette fin à leur mission, et ils tournent la bride vers l'ouest sans attendre la réponse.

Les naturalistes du capitaine retournent chez eux mais, chemin faisant, ils rencontrent un chercheur que

la désolation sibérienne n'a pas l'air d'impressionner. Cet homme singulier ne s'encombre pas de poudres et de perruques, il boit sa bière et son hydromel dans le même gobelet, mais il excelle dans son métier, il parle avec science des herbes et des oiseaux qui résistent au froid oriental. Le professeur Gmelin recommande cet homme pour effectuer la mission à leur place, et Béring effectue les formalités. Il rédige une lettre cordiale, solennelle, et invite Georg Wilhelm Steller à lui rendre visite au port de la baie d'Avatcha.

Georg Wilhelm Steller, naturaliste, docteur en théologie et drôle de personnage, est assis bien droit sur son siège. Il est vêtu de ses plus beaux atours, mais ça ne veut pas dire grand-chose : quatre ans de Sibérie, ça laisse des traces sur le style. Il est arrivé en attelage de chiens et tâche de ne pas laisser voir son bonheur d'être enfin au sec sous un toit avec un thé chaud et fort. L'Académie des sciences l'a d'abord chargé de répertorier les animaux, végétaux et pierres précieuses du Kamtchatka, mais l'Orient a allumé une flamme en lui. Il a vu les steppes et les montagnes, il a traversé le Baïkal à la rame, à présent il veut aller plus loin, il a sollicité la permission de mettre à la voile en direction du Japon. Tant qu'à faire une expédition d'exploration, hein ? Le capitaine rit et remplit la tasse du savant, Steller la porte à ses lèvres et prend une gorgée.

Steller rassemble ses affaires pour partir en voyage, mais il est confronté à des retards, à des obstacles inattendus. Le chargement des vivres dure plus longtemps que prévu ; les biscuits disparaissent avant d'arriver au

port, le lot de substitution n'arrive pas non plus, et les porteurs koriaks se révoltent – une livraison vers le fin fond de la Sibérie, ça prend forcément du temps, et le commandant Koleslov, responsable des transports, ne leur simplifie pas la tâche. C'est un homme qui s'occupera de tout demain car aujourd'hui il lève le coude, et Steller attend, il jure et il attend, et il rédige un mémoire sur les poissons locaux.

Steller attend cinq mois. Vingt lentes semaines visqueuses qu'il aurait pu passer à étudier des espèces nippones inconnues, mais le jour J arrive enfin. Il manque une partie des équipements, tant pis, on ne peut plus repousser le départ, il faut lever l'ancre maintenant pour être de retour avant les tempêtes d'automne ; le 29 mai, les navires vont mouiller dans la baie en attendant un temps favorable. Le 4 juin, un bon vent se lève, et les *Sviatoï Piotr* et *Sviatoï Pavel* mettent le cap sur l'Alaska.

Le commandant sabre le champagne. Béring reconnaît l'enthousiasme qui fait briller les joues des officiers, il rayonnait ainsi en mettant les voiles deux décennies plus tôt. Les jeunes hommes rêvent des richesses de pays inconnus, des îles, baies et montagnes auxquelles ils donneront leurs noms, ils imaginent l'admiration et le respect dans les yeux des filles d'aristocrates lorsqu'ils raconteront leurs aventures, voire dans ceux de l'impératrice en personne ; mais Béring repense à la monotonie des journées à venir, aux vivres qui s'épuiseront et aux nuits de tempête où ils prieront pour se préserver d'un naufrage apparemment inévitable. Lors de la précédente expédition, il était un

homme dans la force de l'âge, à présent il sent peser sur lui le poids de ses six décennies ; pendant que les jeunes font la fête, Béring reconnaît le regard ombragé du second capitaine Khitrov. Lui aussi était là vingt ans plus tôt, il sait ce qui les attend.

Le capitaine se retire. Il ne veut pas porter de toasts, il lui faut le vent et la mer, il monte sur le pont. Le port n'est plus qu'à peine perceptible à l'horizon, au pied du Koriakski dont la silhouette domine la baie dans toute sa majesté. La vue est splendide, le coucher de soleil est beau, mais Béring se détourne, il jure de passer le reste de sa vie dans des pièces chaudes et confortables.

Steller est naturaliste de formation, mais il n'est pas un gentilhomme. Fils d'un chantre de Nuremberg, il n'est pas invité à boire le champagne, aussi s'absorbe-t-il dans son travail : il répertorie les oiseaux marins et les végétaux charriés par les vagues. Il a vérifié les courants, effectué des calculs ; en voyant le capitaine, il s'empresse de l'aborder pour lui faire part de ses conclusions, la meilleure course consisterait à diriger le navire quelques rhumbs vers le nord-ouest, mais Béring regarde la terre qui s'éloigne et n'a pas l'air de l'entendre.

Ils perdent de vue la côte, et le brouillard enveloppe le navire d'un voile impénétrable. Seul passe brièvement un cri d'oiseau marin, l'humidité trempe le pont et les tissus, les vêtements collent à la peau, lourds et mouillés, rien ne conserve la chaleur. Sept jours d'obscurité opaque, ruisselante, mais finalement le vent se

lève au sud-est et le brouillard se dissipe. Ils montent sur le pont pour voir le soleil, mais alors leur ventre se serre. La mer est déserte à perte de vue. Le brouillard a séparé les deux navires. On cherche le *Sviatoi Pavel* pendant plusieurs jours, en vain. L'autre saint est parti, emportant la moitié des équipements de la Grande Expédition boréale.

Les découvertes sont abondantes. Les plantes flottant sur les vagues sont des espèces qui ne poussent qu'en eaux peu profondes, Steller repère des animaux marins et des oiseaux qui n'osent jamais s'aventurer loin des côtes, il rapporte ses observations au commandement, conseille de changer de cap, mais les officiers haussent les sourcils. Comment un homme qui met les voiles pour la première fois s'imagine-t-il connaître la mer mieux qu'eux ? Le capitaine ne s'en mêle pas. Il ne veut pas froisser son équipage, ils ont des amis à Saint-Pétersbourg.

Un officier détermine l'itinéraire sur le planisphère, il se trompe de mer, place le navire dans l'océan Atlantique au lieu du Pacifique, et personne ne corrige son erreur.

Puis un animal monte à la surface, et Steller se rappelle alors pourquoi il a accepté ce voyage pénible. La créature mesure deux aunes de long. Sa peau est couverte d'un pelage rougeâtre et sa tête ressemble à celle d'un chien. Elle a des oreilles dressées et vigilantes, de grands yeux, de longues moustaches tombantes qui font penser à celles d'un savant oriental, mais son comportement est celui d'un enfant sauvage. Elle joue, plonge et remonte à la surface avec un morceau d'herbe

marine dans la gueule, lance les brins en l'air et les rattrape avec les dents. Les hommes se rassemblent pour contempler ce spectacle, ils applaudissent ; Steller, lui, fait venir le meilleur tireur de l'équipage. C'est le Cosaque Thomas Lepkine ; Steller lui ordonne de tirer, et Lepkine tire, mais la balle rate le cœur, elle traverse la peau sans ôter la vie, l'animal plonge et ne remonte plus.

Steller connaît les traités et les relations de voyage, tous les catalogues d'animaux que recèlent les bibliothèques universitaires, mais cet animal-là, il ne l'a jamais vu. Des semaines de mouettes et de guillemots, et il laisse la première créature intéressante lui filer entre les doigts ! Ça ne se passera pas comme ça, il parcourt mentalement les étagères les plus folles des cabinets de curiosités, jusqu'à ce qu'un soir, dans son lit, il trouve de quoi il s'agit. Il a dû remonter loin dans l'Histoire, mais le voilà, *Historia animalium*, le grand bestiaire de Gessner, et le singe marin danois, *Simia marina danica*, un corps avec une queue de serpent, quatre nageoires ondoyantes, une tête bosselée et un caractère simplet, tout concorde, il peut aller se coucher l'esprit serein. Sa science n'est pas prise en défaut, il est toujours capable de classer le monde.

Dans le bestiaire de Gessner, le réel côtoie l'imaginaire : tigres, chiens et rhinocéros gambadent parmi les licornes et les satyres. Le singe de mer ressortit à la seconde catégorie. C'est un *animal paradoxum* qui demeure inconnu de la science. Il n'aura jamais la popularité du yéti ou du célèbre monstre du Loch Ness, mais la découverte de Steller ne passe tout de même pas inaperçue, et les générations futures se pencheront sur ses mots. On a fait l'hypothèse que l'animal vu par Steller, d'après ses nageoires et ses traits, pouvait être une otarie à fourrure souffrant d'une malformation, mais c'est difficile à croire. Steller connaissait les otaries, et il a eu le loisir d'examiner l'animal assez longtemps pour l'identifier s'il lui avait été aussi familier. On a également suggéré que le singe de mer n'était pas un animal mais une caricature de Vitus Bering, un sarcasme du chercheur frustré à l'égard du capitaine ; mais s'il s'agissait d'une blague, pourquoi Steller n'a-t-il pas été plus explicite ? Pourquoi décrire les nageoires et la queue si le but n'était que de se moquer d'une personne ? A-t-il observé un animal que nous

connaissons sous un autre nom ? Ou une créature dont l'espèce s'est éteinte avant qu'on n'ait pu porter à la connaissance des académies du monde son corps conservé dans l'alcool ? Ou le malheureux naturaliste a-t-il imaginé la créature sur les pages de son journal pour tuer l'ennui, pour s'amuser, pour taquiner ceux qui viendraient après lui ? Nul ne sait.

Chaque matin, le navigateur plonge le plomb dans l'eau ; chaque matin, la corde reste tendue. La masse ne trouve que cent quatre-vingts pieds d'eau noire, aucun relief ne surgit de la mer pour exhiber une terre verte et accueillante. Ils ne s'attendaient pas à un long voyage, la côte nord-occidentale de l'Amérique est plus loin que prévu. Ils ont navigué six semaines, leurs réserves d'eau s'épuisent, le commandement prend donc une décision : s'ils ne trouvent pas la terre sous deux semaines, l'expédition sera terminée. Le 20 juillet, le *Sviatoi Piotr* fera demi-tour.

Thomas Lepkine frappe à la porte. Assis dans sa cabine, Steller met ses notes au propre ; en voyant le Cosaque, il sourit et lui propose une tasse de thé, mais Lepkine refuse. Un bruit court sur le pont : la vigie croit avoir vu la terre, son observation n'est pas certaine, l'horizon est brumeux, peut-être n'est-ce qu'une averse lointaine, mais il aurait aperçu une ombre sur la mer, et Steller en oublie le thé. Ils montent sur le pont et fixent leur regard sur l'horizon, l'attente est

pénible, une vague monte et descend, et soudain la vigie pousse un cri, hurle à s'en casser la voix : Terre à l'horizon ! Terre à l'horizon !

L'équipage dîne. Le capitaine ne mange pas avec les autres. Fatigué, il a pris son repas dans sa cabine, c'est donc Khitrov qui préside la table. Lorsque Steller entre dans la salle à manger, la conversation s'arrête. Le naturaliste n'en démord pas, il persiste, parle des courants marins et des algues à tous ceux qui ont le malheur de l'écouter, et il ne se tait pas, alors qu'il sait pertinemment que le commandement n'est pas d'accord. Khitrov soupçonne que ce bonhomme s'amuse à définir les lois de la nature et à dessiner les courants marins sur les cartes uniquement pour contredire ses supérieurs, et voici que Steller interrompt leur repas, il ne salue pas, ne retire pas sa casquette, il parle avec véhémence et ordonne de rectifier le cap, mais Khitrov déclare qu'il vérifiera l'observation par lui-même après le dîner. Pendant le plat principal, quelques gouttes commencent à tomber. Après le punch, la visibilité est nulle, et ils doivent attendre un jour plus clair, car le second capitaine ne croit pas avant de voir, non, il ne peut pas croire un homme qui n'est pas le bon.

Lorsque la pluie s'écarte, le soleil levant révèle des ombres noires : des îles. Béring félicite Khitrov ; en réalité, il voudrait pleurer. Il voit l'excitation enfantine de l'équipage, les hommes rient et font la fête sans penser à l'emplacement de la terre qu'ils ont trouvée, loin de tout, sans penser aux retards et aux dangers auxquels on s'expose lorsqu'on cartographie une nouvelle côte. Ils ne connaissent pas les vents de cette mer,

qui peuvent souffler éternellement vers l'est et les empêcher de retourner chez eux. La mauvaise blague ! Ils avaient déjà navigué si loin que personne ne leur aurait fait de reproches, ils auraient pu rentrer à Saint-Pétersbourg en démontrant que le voyage était impossible. Quatre jours et ils auraient fait demi-tour, mais voilà qu'ils viennent de trouver l'Amérique.

À la Saint-Élie, le *Sviatoï Piotr* jette l'ancre aux abords d'une île verdoyante. Ils ont mis deux jours à louvoyer jusqu'à terre. L'entreprise était laborieuse en raison des rochers et des hauts-fonds, mais le moral est bon. Après des semaines de mer à perte de vue, des terres inconnues s'offrent soudain à leurs yeux, une joyeuse enfilade d'îles boisées bordant un littoral inexploré. Le monde s'élargit devant eux, ils remplissent leurs verres et leurs cartes, le navigateur Khotiaïntsov encre des endroits encore vierges.

Ils donnent à l'île le nom de « cap Saint-Élie », et Steller proteste. Un cap est une avancée du littoral dans une étendue d'eau, or cette île n'est pas un cap, mais le commandement ordonne au naturaliste de la fermer, et le premier nom est inscrit sur la carte : il deviendra Cape Saint Elias.

Le capitaine ne débarquera pas. Il a mal à la tête, il doit rester au repos, c'est donc Khitrov qui prend la direction de l'expédition. Il choisit les hommes qui iront à terre, et il n'y a pas de place pour le naturaliste dans leur chaloupe. Steller demande au second capitaine de lui expliquer comment il va pouvoir étudier le sol de l'île, les plantes qui y poussent et les animaux

qui y circulent, s'il reste sur le pont. Il est très doué, certes, mais même lui, un tel défi est au-dessus de ses compétences. Jusqu'ici, il a supporté le dédain du commandement sans rouspéter, mais cette fois la coupe est pleine, c'est intolérable. Il s'est lancé dans ce voyage pour servir l'impératrice, l'Académie, pour servir la science, or le second capitaine l'empêche d'effectuer son travail, ça ne va pas, il le fera savoir à Saint-Pétersbourg, il le fera savoir à l'Académie, il le fera savoir à l'impératrice en personne ! Béring est appelé sur le pont, pourquoi l'ennuie-t-on avec ces querelles enfantines ? Que le docteur débarque avec le youyou et que l'on remplisse les réserves d'eau ! Steller monte dans le youyou. Le trompette moqueur le gratifie d'une fanfare burlesque dans son dos, Khitrov fait la révérence depuis la proue de son canot, hilare.

Steller peut emmener un assistant : il choisit Thomas Lepkine. Le Cosaque essaie d'apaiser le docteur, qui a l'air prêt à commettre un meurtre ; mais en approchant du rivage, Steller oublie sa colère. Il saute du youyou et manque de tomber dans les vagues, ses bottes touchent le sol mais il a la tête qui tourne, il doit se cramponner au bastingage pour ne pas perdre l'équilibre. C'est fascinant – il sait qu'on peut soigner le mal de mer avec une solution d'épiaire officinale, mais il aimerait bien savoir d'où vient ce phénomène, comment son corps peut se rappeler le mouvement de la mer malgré la terre ferme sous ses pieds. Les marins roulent les tonneaux à terre, et Steller se raffermit, il va vers la lisière de la forêt, marmonne tout seul les noms des arbres et des oiseaux. Lepkine s'empresse de le suivre.

On a accosté sur une île voisine d'un continent inconnu, on ne sait pas quelles bêtes et quels esprits ces forêts recèlent, il garde donc son fusil à portée de main.

La mauvaise humeur de Steller se dissipe vite. Un petit tour et il a déjà découvert de nouvelles espèces, le Cosaque lui a tiré des oiseaux, et il a trouvé des traces d'habitat, un sentier conduisant à l'entrée d'une cave souterraine. À l'intérieur, il y a des baies, des poissons et du matériel conservés avec soin ; il emporte une flèche, un briquet à silex et une lanière tressée en herbes marines. Il montre ces objets aux hommes, on les passe en revue ; ses poches contiennent du verre de couleur verte, des couteaux, un collier de perles et deux pipes, il les laisse à la place des objets qu'il a pris, et il demande de faire débarquer plus de monde. Il a besoin d'un dessinateur, d'assistants pour tendre les rets, d'éclaireurs pour chercher les habitants de l'île, mais on lui répond durement depuis le youyou. Les tonneaux sont remplis : si Steller ne vient pas tout de suite, il restera à terre. Il est bien obligé d'obéir, mais en soirée il écrira des mots amers dans son carnet : nous avons fait tout ce voyage uniquement pour rapporter de l'eau d'Amérique en Asie.

Béring ne s'intéresse ni aux oiseaux pousseux ni aux babioles des indigènes, non, le trajet de retour commencera le soir même. On charge dans la cale autant d'eau que nécessaire pour le retour, soit six semaines de réserves, et on hisse les voiles ; mais ses peurs deviennent réalité. Alors qu'ils cherchent à gagner le large, une bise obstinée les détourne de leur cap. Après des semaines de mer à perte de vue, voici

qu'ils n'arrivent plus à échapper à la terre ; ils frôlent l'archipel aléoutien, et un vent impitoyable les pousse sur ces deux cents îles volcaniques.

Steller insiste, mais Béring ne veut rien entendre. Ils n'accostent pas, ne s'arrêtent pas pour cartographier et explorer. Steller ne peut plus se plaindre de ne pas avoir eu la possibilité de faire son travail, il doit donc se contenter des oiseaux et des herbes recueillis au cap Saint-Élie. Mission accomplie : ils ont trouvé le littoral, ils rentrent chez eux. Pendant vingt ans, Béring a vu ses camarades lui passer devant, il n'a cessé de faire des cauchemars du voyage qui a coûté la vie à cinq de ses enfants. Il n'attend plus, il rentre à Saint-Pétersbourg, déterminé à jeter l'opprobre sur ses détracteurs.

Steller entaille la gorge d'un geai bleu, en veillant à ne pas endommager le plumage, et extrait les viscères. Il les lance à la mer depuis le pont et regarde les oiseaux marins se repaître de ce qu'il leur distribue. La mouette comprend-elle qu'elle se nourrit de sa propre race, ou dévore-t-elle sa proie sans avoir conscience de commettre un acte de cannibalisme ?

Il ôte la peau et les entrailles, plonge la carcasse écorchée dans un récipient rempli d'eau, et la putréfaction commence. Chaque matin, il change l'eau et retire la chair détachée, jusqu'au jour où il ne reste que les os. Pour assembler un squelette d'oiseau, il faut du doigté et de la patience, or pendant ce voyage ce n'est pas le temps qui lui manque, à ce savant ridicule qui explore le Nouveau Monde du fond de sa cabine et ne peut qu'imaginer l'intérieur des îles. Steller arrose la chair

avec la solution. Certains conservent les oiseaux en les plongeant dans un liquide, en les enfermant dans des tonneaux d'alcool, mais les plumes perdent alors rapidement leur éclat : imbibés, le bleu cassis, le brun doré, le jaune chanterelle et le rouge bruyère prennent une teinte lamentable, et il n'est pas rare que le collectionneur, en ouvrant le tonneau, constate que l'alcool s'est évaporé et que les oiseaux ne forment plus qu'une pâte nauséabonde. Grâce à des récipients en verre, il est possible de surveiller l'état des spécimens, mais c'est un matériau cassant. À l'université, ses enseignants recommandaient les épices, ils remplissaient le ventre des oiseaux avec de l'alun, du gingembre, du poivre, de la myrrhe et de la cannelle. L'odeur des collections faisait penser aux patries exotiques de ces animaux, mais ceux-là aussi, malgré leurs contenus précieux, étaient tôt ou tard attaqués par les puces et perdaient leurs couleurs. Steller ne croit ni à l'alcool ni aux épices. Il a concocté une recette fiable : 5 onces de camphre, 2 livres d'arsenic, 2 livres de savon, 12 onces de potasse, 4 onces de chaux, et la putréfaction cesse, il étale sa crème sur les peaux et l'oiseau échappe à la mortalité.

Steller n'a pas d'yeux. Il les commandera à Saint-Pétersbourg, où un maître-verrier soufflera de petites perles destinées aux orbites de ses oiseaux, avec un oculus rond à l'intérieur.

Il attache les étiquettes aux pattes rigides, donne un nom aux animaux qui n'en ont pas, aligne soigneusement les spécimens. Sa collection fait peur aux marins. Les oiseaux aveugles, leurs orbites vides... Mais Steller rigole : de simples peaux inanimées, toutes creuses !